Aziz K. K., *Religion, Land and Politics in Pakistan. A Study of Piri-Muridi*.

Vanguard, Lahore, 2001. Glossaire, bibliographie, index, 370 p.

K.K. Aziz est un historien pakistanais qui est l'auteur de nombreux ouvrages. L'un d'eux, publié en 1993, a fait l'objet d'une notice critique ici même (*BCAI* nº 13, 1996, p. 188-192) (1). À travers une étude de l'écriture de l'histoire au Pakistan, l'auteur dénonçait tous les maux dont souffrait le pays. On peut dire que l'objet de ce nouvel ouvrage reste le même, à savoir dénoncer tous les maux dont souffre le Pakistan. Cette fois, l'auteur en identifie la cause : le système *pīrī-muridī*, c'est-à-dire le système fondé sur la relation de maître à disciple.

Sur les 370 pages que compte le livre, près de 150 sont constituées par des notes et références (une cinquantaine), un glossaire (une quinzaine), une liste de quelques soufis et penseurs majeurs (une vingtaine), une liste des principaux *ʿurs* avec leurs dates dans le calendrier islamique (4 pages), une bibliographie (10 pages) et enfin un index (20 pages). Le restant, soit environ 220 pages, se répartit en six chapitres : 1. Le contexte historique, 2. Le rôle du *pīr*, 3. Les origines du *pīrī-muridī*, 4. les conséquences du *pīrī-muridī*, 5. La mauvaise passe, et 6. Le chemin direct et étroit. L'argumentaire de K.K. Aziz est le suivant : le culte des saints est la face dévoyée du soufisme, ce qui fait qu'il ne représente pas l'islam authentique, et, sous la forme du *pīrī-muridī*, il est à l'origine de tous les maux dont souffre le Pakistan.

Dans la préface, l'auteur regrette que le système *pīrī-muridī* au Pakistan ait si peu retenu l'attention des chercheurs. Il cite trois exceptions dont le livre de Sarah Ansari sur le Sindh (cr dans BCAI nº 17, 1997, p. 86-89), et les articles de Katherine Ewing et David Gilmartin. Signalons d'emblée l'omission des travaux de Richard Eaton, Denis Matringe, Stefan L. Pastner, etc. Le foisonnement des informations, que l'auteur avoue avoir empruntées largement aux références qu'il cite, est accompagné d'erreurs, certes ponctuelles, mais difficilement explicables. C'est ainsi que les Talpūr serait une famille de *pīr* (p. 17) (2). On se demande d'où l'auteur tient cette information. La démonstration de K.K. Aziz se décline en plusieurs phases. Dans le premier chapitre, il établit que le *pīr* s'est allié avec le propriétaire terrien, le *zamīndār*, quand il ne l'est pas lui-même devenu. C'est cette « pir-zamīndār connection » qui a mis en place un système dit féodal (p. 50).

Le deuxième chapitre est consacré à la politisation du *pīr* et du système *pīrī-muridī*. C'est quand la Ligue Musulmane a acquis le support des *pīr* qu'elle a gagné l'adhésion des masses. Puis, à partir d'Ayūb Khān, qui a nationalisé les mausolées les plus importants en 1959 (comprenons ceux qui rapportaient le plus), tous les chefs d'État ont officiellement patronné les grandes célébrations annuelles, et ils n'ont pas hésité à y participer en personne. L'auteur fait ensuite un retour historique pour montrer comment ce « pouvoir de la tombe » s'est développé, à travers l'essor des grandes confréries qui ont construit de véritables réseaux de sainteté. S'il est vrai que la grande majorité des *pīr* sont des *sayyid*, K.K. Aziz se trompe quand il écrit que seul un *sayyid* peut être *pīr* (p. 67). Dans le Sindh, certains *pīr* importants ne le sont pas. C'est par exemple le cas du *pīr* de Bodlo Bahār qui réside près de Ranipur, dans le nord de la province. Issu de la communauté sindhie des ʿīwelo, il a seulement cherché à rehausser son statut social en adoptant le *laqab* de *pīrzado* (descendant du saint), qui est maintenant devenu son patronyme. S'inspirant des travaux de Eaton, Aziz poursuit en décrivant comment le *pīr*, qui agit comme médiateur entre les tribus, les castes ou les clans, s'est approprié le cérémonial royal. Son investiture est accompagnée d'une cérémonie de couronnement (plus exactement « enturbannement », *dastar bandī*), et ses apparitions sont précédées de roulements de tambours. La dernière partie de ce chapitre, intitulée le « masque soufi », démontre que les premiers soufis étaient des ascètes – et l'auteur d'infliger la notice biographique des Abū Yazīd Biṣṭāmī et autres Ḥallāǧ – dont le mode de vie fondé sur la piété n'avait rien à voir avec le mode de vie régalien des *pīr*. Il conclut en écrivant que le *pīr* porte le masque du soufisme mais pas sa *ḫirqa*.

Pour expliquer comment ils en sont arrivés là, K.K. Aziz explore les racines du système *pīrī-muridī* dans le troisième chapitre. Qu'il me soit permis d'abuser de la patience du lecteur et de citer dans l'ordre de l'auteur le *taqlīd*, le rôle de la relation enseignant-étudiant, l'institution du *ḫānqāh*, la visite des cimetières, le *ʿurs*, l'ignorance en religion, l'illettrisme, le syndrome de dépendance, l'échec des oulémas, le système *zamīndārī*, la connexion *pīr*-gouvernement, la pauvreté, le patronage officiel, l'exaucement des vœux, le désir d'être un « bon musulman », le concept de *baraka*, l'hérédité du muridisme, l'affiliation tribale, l'échec de l'État islamique, la confusion sociale, la peur du *zamīndār*, le facteur féminin, le principe d'intercession et enfin l'appel de la poésie. On se dispensera de commentaires.

Le quatrième chapitre étudie les conséquences du système *pīrī-muridī*. S'ensuit une longue liste de griefs qui sera pour cette fois épargnée au lecteur. Il faut toutefois donner quelques échantillons comme l'invitation au *širk* (p. 148), la voie vers le féodalisme (p. 155), le divorce entre la religion et la société, la corruption morale de la vie sociale (p. 158), etc. À partir du cinquième chapitre, l'auteur s'écarte totalement de son objectif initial. La « mauvaise passe » est une suite de portraits de personnalités typiques de la vie pakistanaise : l'homme ordinaire, le politicien, le

(1) Il est aussi l'éditeur des discours et écrits de Sul'ān Muḥammad Shāh Aghā Khān (c.-r. dans *BCAI* nº16, 2000).

(2) Il s'agit d'une dynastie baloutche qui domina le Sindh de 1785 à la conquête britannique en 1843.

BCAI 18 (2002) Aziz K. K. : Religion, Land and Politics in Pakistan. A Study of Piri-Muridi, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

général, le bureaucrate, la presse, l'intellectuel et le mollah. Elles ont toutes les mêmes caractéristiques, à savoir la corruption, l'inefficacité, l'arrogance, la couardise, l'opportunisme, etc.

Dans le sixième chapitre, K. K. Aziz écrit : « The crisis Pakistan faces is neither that of politics nor that of poverty, but that of character. The problem is moral » (p. 225). Le système de valeurs d'une société s'enracine dans une culture, poursuit-il plus loin, qui est elle-même dominée par une religion. Il s'appuie sur l'exemple de la culture européenne : « The European culture of today, if studied closely, shows its Greek, Roman and Christian foundations still intact, and among these the legacy of Christ and its predecessor, the Judaic message, is the strongest » (p. 227). Suivent les solutions proposées par l'auteur. Le mollah et le *pīr* et les valeurs qu'ils incarnent sont une part de la culture et de l'histoire. Ils ont été abolis (*sic*) par la conquête russe de l'Asie centrale, et la soviétisation qui a suivi, par le kémalisme et par le wahhabisme. Le problème au Pakistan n'est pas tant de réformer l'islam que de réaliser un changement culturel : contraindre les religieux conservateurs et convertir graduellement les gens à une perception moins littéraliste de l'islam. Cette transformation ne peut être réalisée que par l'éducation. Pour cela, il faut revoir le système d'éducation pakistanais, en enseignant de nouvelles disciplines comme l'histoire des religions et les beaux-arts.

Michel Boivin
CNRS

BCAI 18 (2002) Aziz K. K. : Religion, Land and Politics in Pakistan. A Study of Piri-Muridi, recensé par Michel Boivin
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net